

Après le Congrès de Lille¹

Avance des minoritaires, recul des majoritaires ; ce qui saute aux yeux tout d'abord, c'est cela. Et cela certifie que le renversement de la majorité n'étant plus dans la C. G. T. qu'une affaire de mois, le syndicalisme de guerre enfin reconnu coupable du crime d'intelligences avec l'ennemi, ne tardera pas à rejoindre dans le royaume des ombres son vieux complice, le socialisme de guerre.

Cependant, si les rapports entre les forces numériques de la majorité réformiste et de la minorité révolutionnaire se trouvent considérablement modifiés, il n'en est pas moins vrai que le pouvoir confédéral demeure aux mains des réformistes. Ceux qui croyaient que le Congrès ne pourrait se terminer que par l'exclusion en masse des révolutionnaires, et ceux qui estimaient au contraire que la minorité allait cette fois devenir majorité, l'événement les a tous contredits. Dans les deux cas, d'ailleurs, c'eût été la scission, la rupture de l'unité menteuse qui lie les uns aux autres des frères irrévocablement ennemis. Mais la majorité n'a pas osé exclure, et la minorité n'a pu s'emparer du pouvoir. Tout reste donc provisoirement en place dans la vieille maison de la rue Grange-aux-Belles, ou pour mieux dire, tout semble rester en place, car les antagonismes et les inimitiés sont devenues plus irréconciliables au cours de ce débat qui n'a pas eu d'issue. Les scènes d'indescriptible violence de la première journée, dont la responsabilité unique, exclusive, incombe aux majoritaires, indiquent avec une éloquence décisive — l'éloquence même du gourdin — que les [Jouhaux](#), les [Merrheim](#), les [Bidegaray](#), les [Rivelli](#), les [Dumoulin](#) ne sont pas plus que la bourgeoisie, disposés à se laisser déposséder sans combat. Le scission de Tours pourrait bien n'avoir été qu'une idylle auprès de celle qui se prépare au sein de la C. G. T.

* * *

Tout l'effort des majoritaires à Lille s'est réduit à une diatribe passionnée et pourtant monotone contre le Parti communiste. De quels sombres complots ne nous a-t-on pas accusés ! « *Nous dénonçons*, s'est écrié Dumoulin, le meilleur orateur de la bande, *l'influence du Parti communiste dans les syndicats, que ce soit avec la subordination ou avec la liaison* ». A quoi [Monmousseau](#) avait, comme répondu d'avance : « *Les vrais responsables de l'influence du Parti communiste, c'est vous, majoritaires, et maintenant il est là, et c'est pour ce qu'il contient de volonté révolutionnaire que nous le considérons avec sympathie* ».

On ne pouvait de part et d'autre parler plus net. L'inimitié des majoritaires d'hier, la sympathie des majoritaires de demain nous sont également précieuses : elles témoignent toutes deux de l'attraction irrésistible que nous exerçons aujourd'hui sur les grandes masses ouvrières.

Si nous avons besoin d'être encouragés à persévérer dans notre action communiste, faite de clairvoyance doctrinale, de sang-froid et de patience, le double témoignage de Dumoulin et de Monmousseau serait, pour nous, un utile excitant. Mais pour persévérer pas besoin d'encouragements extérieurs : il nous suffit de croire que *nous avons raison*.

Ce qui est remarquable, c'est que Monmousseau et Dumoulin aient employé tous deux le même mot d'influence pour caractériser la nature de notre action sur les syndicats. Qu'il y ait organiquement subordination ou non, liaison ou non, a dit en substance Dumoulin, il n'y en a pas moins influence. Rien de plus vrai ; et j'ajouterai pour ma part, que je fais bon marché de la liaison organique, préconisée, à défaut de la prétendue subordination, par l'Internationale des syndicats rouges, si l'influence qui nous est actuellement reconnue par nos amis comme par nos adversaires, continue à se faire profondément sentir. A quoi bon, en effet, une liaison organique, quand il y a *liaison morale* !

Dans le moment historique que nous traversons, la liaison morale avec les contacts étroits — amicalement étroits — qu'elle entraîne, nous suffit. Soyons parfaitement tranquilles : si la liaison organique devenait un jour nécessaire, elle se réaliserait d'elle-même sans que nos volontés y soient pour rien. Tant que ce jour ne sera pas venu, toutes nos controverses pour ou contre la liaison du parti politique et de l'organisation syndicale n'auront qu'une importance académique.

On n'impose pas de liaison à qui n'en veut point. Tandis que l'influence est chose toute spirituelle dont ceux qui la subissent n'ont pas nécessairement conscience. Pendant vingt ans, pour des motifs qu'il n'y a pas lieu d'énumérer ici, l'influence anarchiste a dominé dans les syndicats ; elle recule visiblement de nos jours devant l'influence communiste. Qu'est-ce à dire si ce n'est que le communisme révolutionnaire inspire de plus en plus aux masses la confiance que celles-ci dispensaient jadis aux anarchistes, qui, à la suite de [Pelloutier](#), s'étaient faits les champions de l'action syndicale et, sous le nom d'action directe, l'avaient systématiquement opposé à toute action parlementaire, et non seulement parlementaire, mais politique ?

Mais l'expérience de la révolution russe a fait revenir bien des syndicalistes de leurs préventions antipolitiques. Et elle a arraché, d'autre part, la grande majorité des socialistes à leurs préoccupations arrondissementières, électorales, parlementaires, et restauré parmi eux l'esprit révolutionnaire et internationaliste, je dirai même l'état d'âme insurrectionnel. Syndicalistes et socialistes — je parle des syndicalistes restés révolutionnaires et des social-démocrates devenus communistes — ont découvert à ce moment, qu'ils se ressemblaient comme des frères et ils se sont mis désormais à se considérer, à se traiter fraternellement. Dans toutes les batailles que les premiers ont livrées depuis

1 Source : numéro 33 du *Bulletin communiste* (deuxième année), 11 août 1921.

l'armistice, ils ont trouvé les communistes à leurs côtés. Pour quoi s'étonner que le communisme jouisse aujourd'hui parmi les ouvriers de tempérament révolutionnaire d'une influence sans égale ? Dumoulin aura beau dénoncer dans cette influence le commencement d'une entreprise insidieuse d'encerclement et de capture, il n'empêchera pas les révolutionnaires des syndicats, comme l'attestaient récemment le manifeste du Comité central des C. S. R.² et celui de l'Union des Syndicats de la Seine que nous avons [analysés ici](#), de rendre impartialement justice à la loyauté de nos intentions et à la valeur de nos services.

Ils nous savent résolu, en effet, à ne rien entreprendre contre cette autonomie traditionnelle à laquelle ils tiennent passionnément. Mais ils savent aussi que nos principes sont les leurs, que notre but est le leur, que nos moyens et les leurs, loin de s'opposer, se confondent parfois, se complètent le plus souvent et par conséquent se renforcent toujours. Même point de départ : la lutte de classe du prolétariat ; même point d'arrivée : la dictature du prolétariat ; les moyens ne diffèrent, quand ils diffèrent, que parce que les terrains où nous luttons, les syndicalistes et nous, sont différents.

Et c'est parce qu'ils sont frappés de ces identités profondes que des hommes tel que Monmousseau, n'hésitent plus à se déclarer eux-mêmes communistes. N'en concluez pas précipitamment que Monmousseau soit disposé à se soumettre à notre discipline de parti. Non, mais il est acquis à l'idée communiste, qui se confond en lui avec l'idée syndicaliste. Et nous en sommes très fiers, et cela nous suffit.

L'unité du mouvement ouvrier, à quoi nous tendons tous, cette unité de front qui nous vaudra la victoire, ne se réalisera dans les faits que lorsque elle se sera réalisée dans les esprits. Elle était irréalisable hier entre le syndicalisme révolutionnaire de Griffuelhes³ et le socialisme parlementaire de [Guesde](#) et de [Jaurès](#), elle serait irréalisable aujourd'hui entre le syndicalisme réformiste de Jouhaux et le communisme des signataires de la motion de Tours. Et parce qu'elle est réalisable entre le syndicalisme révolutionnaire de [Monatte](#) et ds Monmousseau et le communisme de la III^e Internationale, et parce qu'elle est nécessaire, elle est en train de se réaliser : tout le prolétariat révolutionnaire vient à cette heure non pas au Parti communiste, mais à l'idée, mais au programme. Quand nous serons au terme de ce processus intellectuel, quand nous serons tous communistes, les mots de subordination et de liaison seront frappés de désuétude : la communication des esprits entraînera naturellement la fraternité d'armes.

2 Comités Syndicalistes Révolutionnaires.

3 Victor Griffuelhes (1874-1922), secrétaire général de la CGT de 1902 à 1909.